

» tristée d'être obligé de convenir que nous l'avons méritée,  
 » et que la religion, perdue par l'avarice insatiable de nos  
 » prêtres, a forcé les princes à nous appliquer un remède  
 » aussi violent. »

Les désordres du clergé ne furent cependant point arrêtés par cette loi ; les empereurs se virent contraints de faire une nouvelle défense à toutes les veuves de dissiper, sous prétexte de religion, leurs pierreries et leurs meubles précieux ; ils ordonnèrent qu'elles les laisseraient à leurs enfants, et que personne en mourant ne pourrait nommer pour héritiers les prêtres, les pauvres, ou les églises.

A Constantinople, la secte arienne, tour à tour persécutante ou persécutée, dominait alors, par la protection de Valens : elle poursuivait les orthodoxes avec acharnement, et usant de représailles, rendait aux catholiques tous les maux qu'elle avait soufferts. Saint Athanase, Eusèbe de Samosate, Méléce et saint Basile, écrivirent à Damase des lettres touchantes sur le fâcheux état des affaires d'Orient ; le pape ne leur fit aucune réponse, étant trop occupé à Rome pour donner ses soins aux chrétiens d'Orient, ou plutôt son grand âge commençait à affaiblir son ambition. Peut-être craignait-il aussi que l'empereur Valens n'appuyât les intérêts d'Ursin, son ennemi, s'il se déclarait avec trop de chaleur contre les ariens ; d'ailleurs il n'aimait pas saint Basile, qui s'était déclaré contre Paulin, le favori du pape, et avait soutenu Méléce, son compétiteur pour un siège d'évêque.

Damase renvoya les lettres par le même porteur, le chargeant de dire aux évêques qu'il leur ordonnait de suivre mot à mot le formulaire qu'il prescrivait : Basile, mécontent de

ces airs de hauteur, rompit tout commerce avec le pontife, et fit éclater dans plusieurs lettres son indignation contre le saint-siège.

L'Égypte était restée en paix pendant toute la vie de saint Athanase, qui exerçait depuis quarante-six ans les fonctions épiscopales dans la ville d'Alexandrie. Comme l'évêque entraînait dans un âge très-avancé, les fidèles le prièrent de désigner son successeur : il nomma Pierre, homme vénérable, estimé de tous à cause de sa grande pitié. A cette occasion le pontife romain écrivit au nouveau prélat des lettres de communion et de consolation, qu'il lui fit porter par un diacre. Le préfet d'Alexandrie, craignant que Damase ne recherchât l'alliance de l'évêque pour soulever les anciennes querelles religieuses, fit arrêter l'envoyé du pape, lui fit lier les mains derrière le dos, ordonnant qu'il fût frappé publiquement par les bourreaux à coups de pierres et de lanières plombées : après le supplice, le malheureux diacre, encore inondé de sang, fut embarqué sans secours, et conduit aux mines de cuivre de Phenèse. Pierre, craignant pour lui-même, s'échappa pendant cette exécution, et fuyant ses persécuteurs, il monta sur un vaisseau qui le conduisit à Rome, où il demeura pendant près de cinq ans, dans la tranquillité d'une retraite sûre et honorable.

A Rome, le parti d'Ursin était réduit aux dernières extrémités : mais les lucifériens, autres schismatiques, tenaient toujours des assemblées criminelles, et la vigilance de Damase ne pouvait empêcher qu'ils n'eussent un prélat : ils avaient choisi Aurélius ; après sa mort, Ephésius lui succéda, et se maintint dans la ville malgré les poursuites du pape.

La faction des donatistes avait aussi son évêque : elle s'assemblait hors des murs de la ville, dans les cavernes d'une montagne, ce qui leur avait fait donner le nom de Montenses. Ces hérésiarques reçurent de leurs frères d'Afrique un prétendu patriarche romain, qui, fidèle malgré lui aux préceptes de l'Évangile, n'avait en partage que l'humilité et la pauvreté.

Après plusieurs années d'attente, Pierre d'Alexandrie, qui avait été chassé de son siège par la violence des ariens, fut convoqué pour assister à un concile tenu par Damase, où il eut la satisfaction de voir condamner Apollinaire et Timothée, son disciple, qui se prétendait métropolitain d'Alexandrie. Jusqu'alors l'hérésie d'Apollinaire n'avait point été anathématisée, et ses erreurs avaient toujours été tolérées par les plus saints patriarches d'Orient, qui témoignaient pour sa personne une profonde vénération.

Depuis la mort de Valentinien I<sup>er</sup>, l'antipape Ursin intriguait toujours pour relever son parti et remonter sur le saint-siège. Trois ans s'étaient écoulés dans ces vaines tentatives ; mais enfin Damase résolut de détruire entièrement les restes de cette faction, et profitant de l'inter règne qui eut lieu après la mort de Valens, il tint une assemblée à Rome, où se trouvèrent un grand nombre d'évêques italiens. Les pères adressèrent une lettre à Gratien et à Valentinien, pour supplier ces empereurs de réprimer le schisme d'Ursin : ils leur annonçaient en même temps qu'ils avaient décidé que le pontife romain jugerait les autres chefs du clergé ; que les simples prêtres continueraient à être soumis aux tribunaux ordinaires, mais qu'ils ne pourraient plus être appliqués aux tortures de la question.

Les princes répondirent favorablement à la requête du concile par un écrit adressé au préfet Aquilain. Ils ordonnèrent aux vicaires de Rome d'exécuter les ordres qu'ils recevraient du pape ; de chasser les hérétiques de la ville sainte, et de les expulser du territoire des autres provinces. Ainsi, les empereurs, en accordant au concile de Rome tout ce qu'il avait demandé, se trouvèrent dépouillés d'une partie de leur autorité, dont ils investirent le pontife Damase. Et dans les siècles suivants, nous verrons l'orgueil des successeurs de l'évêque de Rome s'élever jusqu'à l'audace, jusqu'à la démesure ; et la lâcheté des princes descendre jusqu'à la dégradation !

A cette époque, les fréquentes irruptions des Allemands dans la Gaule obligèrent Gratien à retourner en Occident, où il avait établi le siège de son empire, abandonnant à Théodose l'Illyrie et l'Orient. Les deux empereurs furent également favorisés de la fortune, Gratien contre les Allemands, et Théodose contre les peuples qui habitaient sur les bords du Danube : ce prince ayant défait leurs armées, les contraignit à demander la paix. Les historiens sacrés prétendent qu'il se rendit ensuite à Thessalonique, où il tomba dangereusement malade : les prêtres se hâtèrent de l'instruire dans la religion chrétienne, et Ascolius, évêque de cette ville, lui administra le sacrement de baptême, qui lui procura une guérison miraculeuse.

Mais si la religion s'affermisssait en Orient par la conversion d'un prince illustre, en Occident elle était menacée des plus grands périls par l'hérésie des priscillianistes. Marc, Égyptien de Memphis, chef de cette nouvelle doctrine, était venu

en Espagne prêcher ses dogmes impies ; et son éloquence avait entraîné dans le schisme le rhéteur Elpidius et une femme de grande naissance appelée Agape. La nouvelle convertie, par l'influence de son rang, de sa fortune et de sa beauté, attira un grand nombre de sectaires, et parmi eux le noble et célèbre Priscillien, dont la secte prit le nom. Issu d'une des premières familles de l'état, bien fait de sa personne, éloquent, instruit, ardent, sobre, désintéressé, Priscillien avait toutes les qualités d'un réformateur, et son énergie le rendait capable de supporter les persécutions, qui dans tous les états sont la récompense des apôtres des peuples.

Sa doctrine fut embrassée par une multitude nombreuse dans la noblesse et dans l'armée ; les femmes surtout, avides de nouveautés et chancelantes dans leur foi, accouraient en foule autour de lui. Priscillien enseignait les erreurs des manichéens et des gnostiques ; il affirmait que les âmes étaient des parcelles de l'essence de Dieu même ; qu'elles descendaient volontairement sur la terre, en traversant l'immensité des cieux et tous les degrés de principautés ; et que le grand architecte de l'univers les plaçait dans différents corps pour combattre le mauvais principe. D'après lui, les hommes étaient attachés à diverses étoiles fatales, et leurs corps dépendaient des douze signes du zodiaque : le bélier gouvernait la tête ; le taureau, le cou ; les gémeaux, les épaules ; enfin il rappelait toutes les rêveries des astrologues. Ne reconnaissant pas la Trinité, il prétendait, avec Sabellius, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient le même Dieu sans aucune distinction réelle des personnes. Ses dogmes différaient de ceux des manichéens, en ce qu'il ne rejetait pas ouvertement l'Ancien

Testament, et qu'il en expliquait les passages les plus licencieux par de chastes allégories : il admettait avec les livres canoniques plusieurs ouvrages apocryphes ; il défendait aux disciples de manger ce qui avait eu vie, comme étant une nourriture immonde ; et en haine de la génération, il anathématisait les mariages, prétendant que la chair n'était pas l'ouvrage de Dieu, mais des mauvais anges.

Dans cette religion, les hommes et les femmes s'assemblaient la nuit, et priaient entièrement nus pour mortifier leur corps. La maxime de Priscillien était : « Jurez, parjurez » vous, mais ne découvrez point les mystères ; » aussi leurs ennemis ne pouvant les convaincre de crimes réels, se servirent contre eux de cette formule d'initiation, et les accusèrent de commettre les plus horribles impuretés, de se servir des hommes et des enfants pour leurs débauches, d'outrager la nature, même avec leurs femmes. Les catholiques affirmaient que leurs prêtres, en haine du mariage, arrachaient des entrailles des femmes enceintes les fœtus à demi formés, et les pilaient au milieu de l'église dans des mortiers de fer.

Les priscillianistes jeûnaient les dimanches, les temps de Pâques et de Noël, et se cachaient pour ne point se trouver à l'église. Cette hérésie avait déjà infecté l'Espagne et atteint un grand nombre d'évêques, entre autres Justantius et Salvien, qui formèrent un parti pour la soutenir : mais après plusieurs années de lutttes, les orthodoxes, soutenus par le prince, convoquèrent un concile à Saragosse, où elle fut condamnée en l'absence de ses adeptes.

Dans le même temps eut lieu, par les ordres de Gratien,

le fameux synode d'Aquilée. Saint Ambroise présida cette assemblée, et condamna l'arianisme : on examina ensuite les accusations dont on chargeait l'évêque de Rome, surtout l'accusation d'adultère que deux diacres dévoués à Ursin lui avaient autrefois intentée, et qu'ils fondaient sur l'attachement que les dames portaient au saint-père. Le concile examina juridiquement tous les chefs d'accusation contre Damase, et rendit un témoignage authentique de l'innocence du pape.

Damase mourut enfin le 11 décembre 384, après avoir gouverné le siège de Rome environ dix-huit ans. Il enrichit la basilique de Saint-Laurent, lui donna une patène d'argent, un vase ciselé et cinq calices, un grand nombre de couronnes, des chandeliers pour contenir les cierges; il avait en outre affecté à l'entretien de cette église, des maisons, des terres, et même des bains publics : toutes ces richesses provenaient des dons et des héritages des dames romaines.

## SIRICE,

THÉODOSE,  
ARCADE.

40° PAPE.

HONORIUS,  
empereur.

Election de Sirice. — Célibat des prêtres. — Les moines et les prêtres devaient être eunuques. — Corruption du clergé de Rome. — Avarice des ecclésiastiques. — Saint Jérôme appelle le pape une femme vêtue d'écarlate. — Mœurs infâmes du clergé. — Doctrine de Jovinien. — Mort de Sirice.

Après la mort de Damase on élut Sirice, Romain de naissance, fils de Tiburce, malgré les oppositions du vieux schismatique Ursin. Aussitôt qu'il fut sur le saint-siège, le nouveau pontife montra qu'il était ambitieux, et pour essayer son pouvoir, il osa faire de nouvelles lois sur un point que le grand concile de Nicée avait laissé indécis, le célibat des ecclésiastiques. Il rendit un décret pour exclure du clergé ceux qui conservaient avec leurs femmes des liaisons intimes, appliquant injustement aux clercs qui se marient les paroles de saint Paul : « Que ceux qui sont en la chair ne peuvent » plaire à Dieu. »

Sirice voulait imiter les païens, qui avaient en grande vénération la pureté virginale; mais ceux-ci avaient reconnu qu'aucun homme n'était capable de la conserver sans des moyens extraordinaires; et les hiérophantes, qui étaient les premiers ministres de la religion chez les Athéniens, bu-